

Pour Gilles Perrault.

« Ces souvenirs, va-t-il falloir les retuer ? »

PAUL VERLAINE, *Sagesse*, 1902

PRÉFACE

Face à la haine

Entre les gesticulations comiques du gamin de dix ans en 1938¹ et la tragique entrée dans la vie active d'un adolescent immature de quatorze ans, l'Histoire s'est accélérée. La « drôle de guerre », les alertes aériennes, la défaite, l'entrée des Allemands à Paris, les restrictions, les premières persécutions raciales et les rafles, la peur, ont façonné une société prête à tous les renoncements. Ces événements, considérés comme des faits divers par certains, frappent de plein fouet ceux dont la survie n'est plus indispensable pour l'Ordre nouveau. Il est, en effet, des périodes où l'actualité bouscule le quotidien, bouleverse les habitudes, disperse les familles. Et la terre continue de tourner pour ceux qui ne se sentent pas concernés.

La société ne connaît pas que des divisions en classes sociales. Selon les événements, le racisme ou la xénophobie accentuent la séparation des individus, au point que même le statut social des plus favorisés ne peut plus servir de recours. Lorsqu'une communauté

1. Se reporter à MAURICE RAJSFUS, *Dix ans en 1938*, Verticales, 1998.

nationale ne dispose pas de ses repères habituels, la dérive ne connaît plus de bornes. Quiconque est écarté du droit chemin du moment devient un gêneur.

Évoquer l'école de la vie est une stupidité. En effet, ce mythique établissement d'enseignement général comporte autant de classes que d'individus, et l'égalité n'y est pas forcément la règle. Le choix n'existe pas à ce niveau et l'on y subit bien plus que l'on s'y éduque. On s'y piétine au lieu de se tendre la main. Les uns apprenant la haine, les autres tous les degrés de la résignation. L'école de la vie n'est rien d'autre qu'une foire d'empoigne où il y a surtout des perdants.

* *
*

Peut-on dire que le persécuteur ou l'exploiteur sont des éducateurs par destination ? Est-il possible de laisser croire que la misère forme l'esprit ? Elle enduret seulement le caractère des mieux armés, brise parfois les plus belles amitiés. La misère est surtout destructrice. La persécution ajoute à la misère une touche d'ignominie et la perte des valeurs confine à l'irréparable. Il ne s'agit plus, alors, de revanche des opprimés. Impossible ! La révolte peut-elle vraiment s'exprimer lorsque le fond de la détresse a été atteint ? Le plus misérable des parias, enfermé dans sa condition de sous-homme, peut n'être jamais solidaire de ses semblables malmenés s'il a l'espoir de revenir à la surface, parmi les nantis.

1942, c'est l'année terrible. L'année de la perte de toutes les valeurs. Une confirmation du désintérêt exprimé depuis l'arrivée des occupants. Les opprimés et les indifférents vivent désormais sur des planètes

distinctes. La désespérance n'a pas la même signification, selon les situations. Les uns attendent une amélioration du ravitaillement, les autres la fin de l'oppression et, surtout, la solidarité de leur environnement. La solidarité est devenue un vain mot pour le plus grand nombre. Ce mot disparaît sous le poids de tous les égoïsmes car il exprime la nécessité de protéger, de sauvegarder, d'abriter, d'assister, éventuellement. En un mot, de prendre des risques. Rares sont alors ceux qui sont prêts à véritablement s'engager. (Cela viendra, bien tardivement.) Ce sont tout naturellement les individus ordinaires, ceux qui n'ont rien à perdre, que l'on rencontre en ces circonstances. Il y a, bien sûr, ces bonnes âmes qui ne s'engagent que s'il y a quelque chose à gagner.

En période troublée, il est difficile de faire appel à la conscience de ses contemporains. Et puis, est-ce qu'un enfant de quatorze ans peut se risquer à interpeller la société qui l'a rejeté ? Sait-il bien, lui-même, ce que signifie le sens moral, dans sa stricte définition ? La chaleur humaine est suffisante pour celui qui est persécuté et ne comprend pas bien les ressorts de la haine qui le frappe. Dans le brouillard où baignent les bons esprits, la victime est nécessairement coupable à quelque niveau que ce soit. Victime expiatoire ou bouc émissaire, la nuance est difficile à établir.

Mis à part une minorité vraiment consciente, en cette année 1942, la masse apeurée préfère ne pas comprendre les enjeux. Certains, pas nécessairement proches de Vichy, estiment que les Juifs — surtout les étrangers — méritaient quand même d'être remis à leur juste place. À toutes les époques, c'est bien connu, « France d'abord » devient le slogan obligé, quand bien

même cette France est couchée. Comment échapper ensuite à une logique infernale s'exprimant haineusement avec la formule : « Les Français d'abord » ? À ce stade, l'on devient facilement un métèque aux yeux de ceux qui ne connaissent que l'intérêt national bien compris. Logique infernale certes, mais il faut bien que les nationaux profitent de leurs privilèges.

Tout cela risque d'être très obscur pour un jeune adolescent. Mais au fond du gouffre, il est possible de comprendre très vite. Face à la haine exprimée sous différents registres, on apprend très vite à se blinder. On adopte ce profil bas que d'aucuns estiment être de l'hypocrisie ou de la dissimulation. On se protège, faute d'être sécurisé par ceux dont ce devrait être la fonction naturelle. On devient excessif en jugeant ses contemporains. En 1942, depuis bientôt deux ans, je commence à comprendre ce que signifie être désigné comme Juif. Ce qui m'importait peu apparaît comme une difficulté quotidienne, une menace constante, une source d'angoisse. Il faut vivre au ralenti, s'économiser, résister au désespoir. Même lorsque l'espoir semble poindre, il convient de s'armer de prudence car la bête malfaisante n'en est que plus redoutable. Tout au long de cette année terrible, je survis, tel un animal blessé.

* *

*

Malgré la longue rémission qui m'a été accordée, je ne m'en suis jamais remis totalement.

RUE DE LA LIBERTÉ

L'ANNÉE TERRIBLE DÉBUTE banalement. Il n'y a pas eu de réveillon. Pas plus que l'année précédente. Généralement, ces festivités n'étaient pas de rigueur à la maison, tout au moins en cette circonstance. Une fois, pourtant, nous avons réveillé, à Noël, avec les Marliat, des amis français de mes parents.

En ce troisième hiver de guerre, l'atmosphère n'est pas à la joie. En fait, pour le plus grand nombre, les restrictions ne permettent pas le moindre écart. En ces temps de disette, un gâteau aux pommes de terre et à la confiture, voire une tarte aux carottes, peuvent faire figure de friandise — si toutefois il a été possible de trouver des pommes de terre, un peu de farine, des carottes, quelques œufs, occasionnellement du sucre et de la confiture. Sans oublier, naturellement, le gaz, également contingenté.

Une année nouvelle commence et je m'habitue à mon environnement scolaire, différent depuis la rentrée d'octobre 1941. Le collège de Vincennes est situé à l'école du Nord, rue de la Liberté. J'ai appris à lire et à écrire à l'école de l'Ouest, rue de l'Égalité, et réussi le certificat d'études à l'école du Sud. L'ancienne cité royale donne une leçon de civisme permanente à ses

écoliers car il existe également une rue de la Fraternité. Les deux autres établissements scolaires sont moins gâtés car l'école du Sud a été édifée, à la veille de la guerre, rue Lebel, tandis que l'école de l'Est, plus ancienne, se trouve rue Diderot. Ces dénominations nous permettent, à l'aide des quatre points cardinaux, de mieux comprendre la position de la ville dans l'espace géographique de la banlieue est de Paris.

* *

*

Arriver au collège en cinquième correspond, à n'en pas douter, à une promotion sociale. C'est la perspective d'obtenir le brevet élémentaire au bout de trois ans et la possibilité d'accéder à un poste aux PTT ou dans une banque. Les meilleurs poursuivront peut-être jusqu'à l'École normale d'instituteurs. Depuis 1941, les classes de sixième étant intégrées dans les écoles primaires, l'entrée au lycée ou au collège s'effectue donc en cinquième. Deux sélections nous avaient déjà été imposées. À l'approche de l'été 1941, sur une classe de 35 élèves, nous avons déjà perdu en chemin une dizaine de nos camarades — les uns ayant échoué au certificat d'études, en juin 1940 ; les autres étant dirigés sur les mauvaises filières, ces classes de préapprentissage qui, bien souvent, n'ont pour fonction que de préparer l'entrée dans la vie active de futurs manœuvres. C'est le professeur principal de cette sixième qui avait décidé de présenter six de ses élèves au concours d'entrée au lycée Marcellin-Berthelot, de Saint-Maur.

Pour ma mère, c'était un jour important. Elle m'avait fait beau, s'inquiétant de chaque pièce de vêtement,

avant de me remettre une petite somme d'argent pour l'autobus et de quoi me nourrir dans un petit restaurant proche du lycée. J'étais heureux de ces attentions, dans le même temps que l'inquiétude montait. Déjà, dans la cour où l'on nous avait rassemblés, j'observais les têtes de premiers de la classe de ceux qui m'entouraient : joues roses, costume cravate, chaussures vernies. Ceux-là regardaient avec commisération leurs camarades apparemment issus de castes inférieures. Seuls deux d'entre nous avaient été reçus. Avec les quatre autres, je m'étais étalé sans gloire, ayant rendu une page quasiment blanche pour l'épreuve de mathématiques. Heureusement, avait suivi l'épreuve de rattrapage, les quatre rescapés ayant réussi à se faire admettre au collège de Vincennes. Je fais partie de ces privilégiés qui peuvent poursuivre leur scolarité. L'établissement est très éloigné du logis familial, plus d'un kilomètre et demi ; il faut donc se lever plus tôt, courir pour revenir déjeuner, se dépêcher dans l'autre sens. Le soir, la masse des devoirs ne permet plus de jouer dans la rue. Une nouvelle vie s'annonce. Il faut s'habituer au rythme de travail du collège, aux six professeurs, aux matières nouvelles.

Mes camarades ne peuvent encore savoir quelles craintes peuvent m'habiter. Dans la journée, je suis enjoué, le soir, je retrouve mes parents, soucieux, pensifs et constamment affrontés aux rumeurs venues de « Radio-rue-des-Rosiers ». La rafle est pour cette nuit, pour demain, pour la semaine prochaine... On nous l'affirme de source sûre. Dans ce climat délétère où mes parents s'efforcent de paraître calmes, la vie continue, comme si de rien n'était. Les visites des familiers s'espacent car nombreux sont les Juifs étrangers déjà disparus depuis le printemps et l'été 1941. Quatre mille

d'entre eux ont été internés dans les camps du Loiret — Pithiviers et Beaune-la-Rolande — le 14 mai 1941 — c'est le cas de deux frères de mon père — et un nombre égal raflé à Paris, également, les 20 et 21 août. Sans oublier ceux qui ont eu le bon goût — et l'argent nécessaire — de prendre le large, espérant conserver leur liberté en zone non occupée. Au collège, nous sommes quelques-uns, partagés entre la peur du lendemain et la difficulté de se comporter comme les autres, de partager les mêmes jeux.

Ce 2 janvier 1942, les professeurs sont tous fidèles au rendez-vous. Pouillard, avec sa cravate lavallière, ses cheveux en bataille et ses lunettes de myope au bout du nez, ouvre le bal. Cet homme, qui porte invariablement une ample veste de velours noire, nous enseigne la littérature et la grammaire. C'est un poète contrarié. Il ne nous a jamais fait de confidences à ce sujet, mais la rumeur est colportée d'année en année par ses élèves qui passent en classe supérieure. À son bureau, il prend des poses, accompagne son commentaire d'un geste las, comme s'il perdait son temps à nous convaincre de l'intérêt des vers de Corneille. Au terme de son heure de cours, nous sommes lestés d'un devoir de réflexion imbuvable, dont la fonction essentielle est de nous faire haïr l'auteur du *Cid*. La semaine suivante, l'air exploré, il parcourra nos copies avec cet air de lassitude que prennent les résignés.

Duchâteau est chargé des sciences naturelles. Son propos est, le plus souvent, accueilli avec attention. Ce vieux cheval de retour a quitté l'enseignement primaire pour le collège, sans pour autant abandonner son éternelle blouse grise. Lorsqu'il fait froid, il se réchauffe les doigts à sa pipe, le plus souvent bourrée avec des feuilles de tilleul séchées car sa ration de tabac mensuelle lui fait rarement la semaine. Ainsi armé, Duchâteau passe entre

les rangées de pupitres, lâchant des bouffées de fumée pestilentielle. Lorsque la pipe est vide, nous n'avons guère le loisir de respirer longuement l'air pur car, s'il ouvre la fenêtre, c'est juste pour taper son brûle-gueule sur le rebord du mur extérieur, avant de refermer vivement les carreaux, et bourrer une autre pipe, tout autant ravageuse. Deux fois par semaine, nous nageons dans cette âcre fumée car ce spécialiste des choses de la vie, qui est également notre professeur principal, nous initie à un certain nombre de sciences exactes comme la physique et la chimie. Plutôt bougon, malgré sa face épanouie, ce prof qui pollue notre salle de classe ne donne jamais de punitions, ne nous écrase pas sous les devoirs.

Avec Rouvière, le ton change. Ce professeur d'histoire-géo a incontestablement une tête de faux témoin. Nul n'a jamais dû lui apprendre que l'enseignant doit aimer ses élèves et, peut-être, les respecter. La tête triangulaire, équipée de petits yeux inquisiteurs et d'oreilles collées, surmonte un menton fuyant. Croyant semer la terreur dans sa classe, il ne réussit qu'à se faire haïr. Les mauvaises notes pleuvent, les heures de colle aussi. Les yeux de ce tyran pétillent de plaisir lorsque la sentence tombe, sans recours :

« Barbottin, tu me copieras dix règlements pour demain ! »

Si la victime se risque à rétorquer : « Mais, Monsieur, on ne vous voit que la semaine prochaine », la réponse jaillit, très sèche :

« Tu m'apporteras tes pages d'écriture demain à dix heures, dans la cour, car je surveille la récréation. »

Ce type a le don de faire l'unanimité contre lui, même lorsqu'il se montre généreux à l'extrême, après avoir été odieux. Un matin, à 9 heures, je suis gratifié d'une gifle, pour impertinence, mais, trois quarts d'heure plus tard, à la fin du cours d'histoire sur le règne de Louis XI, il prend à notre professeur le goût de démontrer l'étendue de notre inculture :

« Comment appelait-on le fils héritier de Charles-le-Téméraire, en quelque sorte le dauphin du duc de Bourgogne ? »

Silence général. Rouvière esquisse alors cet insupportable sourire en biais signifiant qu'il a affaire à une classe de tarés. Il égrène les secondes comme s'il donnait le départ d'une course. Comme je lis déjà beaucoup — en fait tout ce qui me tombe sous les yeux, particulièrement les manuels d'histoire — je connais la réponse. J'attends le compte fatidique de 10 et mon silence, ajouté à celui des autres élèves, me ravit. À l'instant où le tortionnaire s'apprête à nous signifier que, décidément, nous sommes d'une nullité crasse, je lève la main :

« M'sieu, je sais. »

Le professeur balaye cette interpellation d'un revers de la main, mais j'insiste. On me donne la parole, par pitié, sans doute pour montrer à mes condisciples que j'aurais mieux fait de me taire. Je me lève lentement, sûr de mon effet, et lâche avec le sourire :

« Il s'agit du comte de Charolais. »

Rouvière est-il désarçonné ? Peut-être. Il ne s'attendait pas à cette bonne réponse de l'intrus, manifeste sa surprise, comme il convient :

« Rajsfus, 20 bonnes notes ! »

Il tremble de sa sortie, réfléchissant peut-être à l'énormité de la récompense. De mon côté, je comprends rapidement que cette avalanche de bonnes notes va compenser quelques mauvaises prestations dans d'autres domaines. Inutile d'espérer davantage de considération à mon endroit, une fois la surprise passée. Peut-être m'en veut-il...

L'année passée, en sixième, je me suis relativement bien tiré de mes premiers contacts avec l'algèbre et la géométrie. Tout comme j'avais digéré sans difficulté les exercices de fractions au cours moyen. Il n'en va plus de même en cinquième. La mémoire ne m'est d'aucun secours car les sciences exactes exigent un minimum de réflexion. En quelques semaines, je suis déjà noyé. Le professeur de mathématiques, Dubreuil, est en fin de parcours : ses cheveux blancs l'attestent. Sourd comme un pot, il s'imagine sans doute que nul ne connaît son incapacité à communiquer, et pose des questions sans entendre les réponses. Particulièrement lorsque le son lui parvient du fond de la classe. Appelé au tableau, je m'applique à répondre de profil, de façon à ce qu'il ne lui soit pas possible de lire sur mes lèvres. Le Sourdingue — c'est le sobriquet dont il bénéficie — n'est pas trop décontenancé, et lâche avec un doux sourire :

« Tu m'as dit un peu quelque chose : 11. »

Bien entendu, les résultats sont très différents lors des interrogations écrites ou des compositions, mais c'est toujours ça de pris. À chacune de ces notes miraculeuses énoncées avec application, la classe se tord de rire mais cela ne fait guère avancer notre niveau en algèbre. Les dégâts sont plus ou moins importants, selon les tempéraments, et les bosseurs doivent s'accrocher pour suivre un peu mieux que les autres. Les cours de Dubreuil ont détruit à jamais mes possibilités de compréhension de cette science qui m'échappe un peu plus chaque semaine. Si j'ai bien compris que la somme des angles d'un triangle est égale à une droite, je ne réussirai jamais à résoudre un problème d'algèbre à deux inconnues.

Avec l'anglais, cela va nettement mieux. En sixième, la première approche s'était révélée positive et, en m'appliquant, je devrais suivre sans difficulté. Il y a donc des hauts et des bas, selon mon humeur folâtre. Le professeur, Lenoir, est connu depuis bien des années dans cet établissement sous le sobriquet de The Black, évidemment. Il parle un anglais impeccable, ce qui est la moindre des choses, mais avec un accent français inimitable, tel celui de Maurice Chevalier, tout en expliquant que nous ne devons pas le prendre pour modèle. Cet homme n'est rien d'autre que la méthode Assimil sur pattes et il nous abreuve de ces locutions qui ne font de tort à personne : *My taylor is rich* et, bien entendu, *My taylor is not rich*. Les leçons d'anglais nous paraissent tellement insipides que l'essentiel serait oublié dans l'heure, n'étaient le manuel et les notes prises durant le cours. The Black n'est pas un fanatique des résultats : il sait très bien que la moitié des élèves de cette classe n'arrivera pas en troisième.

Alors, il se contente de prêcher la bonne parole dans la langue de l'ennemi héréditaire, puis nous quitte, sans doute satisfait du devoir accompli. Peut-être regrette-t-il de n'avoir pas choisi l'allemand, bien plus utilitaire en ces temps d'Occupation couleur vert-de-gris.

Le plus désopilant de nos mentors est encore ce professeur de dessin dont le nom est ignoré, mais tristement célèbre sous le sobriquet de Barbapoux. Ce type, dont nous n'aurons jamais la possibilité de juger les qualités artistiques, s'évertue à nous faire peindre, ou dessiner, des natures mortes déjà plusieurs fois trucidées. Il s'attache surtout à nous faire réaliser, au fusain, des cornues qu'il va chercher au fin fond de cette armoire de chimie, d'ordinaire fermée à clé, d'où il extrait ces instruments de torture qui nous donnent le tournis. D'une semaine à l'autre, ses penchants pour ces formes abominablement subtiles se précisent — comme s'il désirait nous déguster du dessin. Si seulement il était possible de peindre des fleurs ou des fruits... Mais non. C'est la pénurie.

« Vous savez, nous lâche-t-il un jour, cela m'aurait fait plaisir de vous faire peindre un régime de bananes, ou des oranges, mais, comme vous le savez, il n'y en a plus dans les magasins. »

Alors, retour à l'inévitable verroterie, la plus biscornue possible. Trois séances durant, nous avons dû nous acharner sur un instrument aux multiples circonvolutions, semblable à un alambic diabolique. Un jour, pendant l'intercours, l'un de nos camarades, plus hardi que d'autres, trouve la maudite armoire ouverte et balance la cornue par la fenêtre dans un jardin situé tout près de la cour de récréation. Les témoins de cette scène se

analysant les réactions des naturels de ce pays. On ne pensait pas encore à la Libération mais seulement à l'amélioration du ravitaillement, à ces jours attendus du printemps et de l'été où l'on pourrait, peut-être, se procurer plus facilement de quoi manger. Les anciens gros se lamentaient bien plus de leur maigreur que de la situation politique. L'ambition n'allait guère plus loin. La France éternelle coulait corps et biens. Est-elle jamais vraiment remontée à la surface ?

Il y avait à cette époque des Français solidaires, c'est vrai — trop rares pourtant. J'en ai rencontré quelques-uns. Ceux-là ne se présentaient jamais comme résistants, ne clamaient nullement leur solidarité, ne faisaient pas de grands discours. Leur comportement allait de soi, sans calcul, sans même envisager les risques possibles. Comment oublier ces citoyens ordinaires, naturellement modestes ? Cet hommage devait leur être rendu, mais cela n'effacera pas dans ma mémoire le souvenir d'un peuple — hélas identique à bien d'autres — oublieux de son passé. À ce stade, il convient de poser la question essentielle : la France des premières années de l'Occupation était-elle véritablement l'héritière de la Grande Révolution de 1789, de 1830, des barricades de juin 1848, de la Commune de Paris et du Front populaire de 1936 ?

Il est permis d'en douter.

TABLE DES MATIÈRES

Maurice Rajsfus	3
Préface : Face à la haine	11
Chapitre 1 : Rue de la Liberté	15
Chapitre 2 : Coupe-faim	26
Chapitre 3 : Le règlement	27
Chapitre 4 : La culture physique	30
Chapitre 5 : Vieux croûton	34
Chapitre 6 : Quatorze ans	37
Chapitre 7 : Les gnocchis	40
Chapitre 8 : « Maréchal, nous voilà ! »	43
Chapitre 9 : Le morceau de chiffon jaune	47
Chapitre 10 : Dominique	50
Chapitre 11 : Rue des Rosiers	54
Chapitre 12 : Différents	57
Chapitre 13 : Parias	59
Chapitre 14 : Dernière classe	62
Chapitre 15 : Travaux publics	64
Chapitre 16 : Le jour d'avant	68
Chapitre 17 : 16 juillet 1942	71